Supplément à la « Vie Spirituelle »

Janvier 1928

## ÉTUDES ET DOCUMENTS

# Une mystique du XVIII[e] siècle

*L'abbé Bremond, dans son* Histoire littéraire du sentiment religieux en France, *groupe sous le titre expressif de « Turba magna » un nombre considérable de personnalités qui toutes eurent une part importante dans le mouvement ascétique et mystique du XVII[e] siècle.*

*En voici une nouvelle, fort peu connue, qui s'éleva jusqu'à l'*UNION TRANSFORMANTE.

*Née à Izel (Pas-de-Calais) le 1[er] février 1681, Marie-Joseph* PRUVOST *mourut en cette paroisse le 20 février 1710. De nos jours encore, on l'appelle dans la région « la sainte d'Izel ».*

*Sur cette mystique nous avons plusieurs documents de premier ordre. Le plus important de tous est la lettre que le P. Girard, de la Compagnie de Jésus, écrivit, de Flandre, le 12 novembre 1707, à un autre Jésuite, qui demeurait à Blois. Nous allons la reproduire à cause de son vif intérêt* (1).

I. — Puisque vous le désirez, je vais vous parler de la personne que j'ai eu le bonheur de voir dans l'Artois. On peut l'appeler une fille toute miraculeuse. Vous en jugerez par ce que vous en allez apprendre. Au reste, je ne vous dirai rien que je n'aie vu ou appris de son directeur, qui

(1) Cette pièce a été publiée en 1909 par M. de Bonnières, curé d'Izel, mais sans indication d'auteur, de destinataire et de date, et d'après une copie incomplète. Le P. Girard, auteur de la lettre que nous publions, devint en 1708 professeur de philosophie au collège des Jésuites à Orléans.

est un homme d'une science et d'une piété solide. J'ai eu tant avec lui qu'avec sa pénitente cinq ou six entretiens, qui vont à plus de 12 ou 15 heures de temps, que nous avons employé à examiner une partie de ce qui est arrivé à cette vertueuse fille. Comme ces examens m'imposent la loi du secret, je ne puis vous en raconter que ce qui est venu à la connaissance de presque tout le monde. Quant aux événements les plus extraordinaires, j'ai défense d'en parler, jusqu'à ce qu'il ait plu au Seigneur de disposer de cette fille ou de les rendre publics par d'autres voies. Je vous en dirai assez néanmoins pour vous en donner une haute idée et vous faire voir que le bras de Dieu n'est point raccourci dans ces temps d'un christianisme languissant, où chacun se plaint de ce qu'on ne voit plus ni saints ni miracles comme autrefois.

II. — La fille dont vous me demandez des nouvelles se nomme Marie-Joseph Pruvost. Elle est née dans un village, qui est à moitié chemin d'Arras à Saint-Pol, de parents fort pauvres, mais gens de bien. Quoiqu'elle ait 27 ans, à la voir on ne lui en donnerait que 15 ou 16 tout au plus.

Au Jubilé séculaire (1702), après avoir fait une revue générale de tout le temps de sa jeunesse, qu'elle a passée dans une innocence d'ange, elle demanda à M. son curé ce qu'elle pourrait faire pour se rendre agréable à Dieu. — *Vous offrir à lui sans réserve*, lui répondit-il, *dans la communion que vous allez faire. Priez-le de disposer de vous à son gré et pour sa gloire.* Dans sa communion, elle s'acquitta de ce que son directeur lui avait prescrit; elle demanda surtout et avec ferveur d'avoir part à la croix de son Sauveur. Le Seigneur accepta son offre et sembla la choisir pour être un modèle de patience en ces derniers temps.

En effet, peu de jours après avoir gagné son Jubilé, il lui vint un apostume au-dessus du bras droit, qui la fit beaucoup souffrir, comme elle l'avait souhaité. Les médecins et chirurgiens, après en avoir pris soin neuf ou dix mois par charité, la laissèrent en plus méchant état qu'ils

ne l'avaient trouvée. Tout le côté où s'était élevé l'apostume, se pourrit; le mal passa jusqu'à la cuisse, dont il caria l'os, lequel s'étant détaché en tout en partie est descendu jusqu'à la cheville du pied. Soit complication, soit rétrécissement, les maîtres de l'art ont peine à dire de quelle manière cela s'est fait.

III. — Voilà le commencement de la maladie et des souffrances de cette fille. A présent, tout ce côté est presque mort. Il sort cependant encore quelqu'eau roussâtre de dessous ce bras.

Ce premier accident fut suivi d'un autre. Il s'éleva du milieu de son corps une tumeur si énorme que son menton était appuyé dessus. La matière qui était renfermée au dedans s'étant pourrie, il en sortit durant six semaines des eaux mêlées de sang en si grande abondance qu'un ou deux hommes n'auraient pas pu les porter.

Un mal de dents des plus violent avec de grandes douleurs de tête presque continuelles succédèrent aux premières incommodités et exercèrent tour à tour sa patience.

Ces douleurs durent encore aujourd'hui, mais elle ne les ressent que quand elle cesse de s'appliquer à Dieu; car tandis qu'elle se tient unie à lui par la prière, elle ne s'en aperçoit presque pas.

Deux ou trois de ses dents de dessus s'étant détachées d'elles-mêmes par la violence du mal qu'elle endurait, elle en avala une sans s'en apercevoir; ce qui lui causa durant six semaines des vomissements qui la faisaient pâmer à toute heure. Enfin, après l'avoir rejetée, elle se sentit un peu soulagée.

Ces maux furent suivis de beaucoup d'autres, dont le médecin, homme d'esprit, nous a fait le détail et que je passerai sous silence, de peur de vous ennuyer. Il suffira que je vous marque l'état où j'ai laissé cette servante de Notre-Seigneur.

IV. — Depuis que les médecins l'ont abandonnée, toutes les infirmités, s'étant comme ramassées et compliquées, n'ont fait de tout son corps qu'une seule plaie, ou pour

mieux dire un cadavre pourri, de sorte que depuis près de six ans elle est étendue sur un méchant lit, sans pouvoir remuer autre chose que la tête et le bras ; encore ne se sert-elle presque pas de la main droite.

V. — Son corps est tout pourri jusqu'à l'estomac ; ses entrailles le sont aussi. Elle a toutes les chairs du dos rongées et mangées jusqu'aux intestins, et cependant il faut de nécessité qu'elle soit couchée dessus, car son mal ne lui permet pas de changer de situation.

A la dernière visite que Mgr l'évêque d'Arras (*Mgr Guy de Sève de Rochechouart, qui fut évêque d'Arras depuis 1670 jusqu'en 1724*) en fit faire, ce fut dans le mois de juin dernier (1707), on lui trouva plusieurs côtes dérangées et quelques-unes détachées de l'épine du dos. Depuis l'estomac ou plutôt depuis la poitrine, le reste du corps n'est que vers et pourriture. Il y a bien quatre ans et demi qu'on n'a raccommodé son lit : on n'oserait le faire, car ses os étant tout déboîtés et déplacés, si on venait à la remuer, on les séparerait tous les uns des autres. Je tiens tout ceci du curé de la fille et des religieuses. Ces religieuses s'appellent du *Loué Dieu* et vont veiller la nuit les malades d'Arras. Elles l'ont examinée par ordre de son évêque jusqu'à sept ou huit fois et en divers temps. Mgr d'Arras avait dessein de la faire transporter dans la ville, mais cet état déplorable lui en a fait perdre la pensée.

VI. — Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette malade ne dort point, ne mange ni ne boit depuis six ans. Tout ce qu'elle fait, encore cela arrive-t-il rarement, c'est de se laver la bouche avec de l'eau fraîche. Si par hasard elle en avale quelque goutte, il faut qu'elle tousse jusqu'à ce qu'elle l'ait rejetée, ce qui me fait croire qu'elle a l'œsophage bouché. Aussi, quand elle communie, on ne lui donne que la quatrième partie d'une petite hostie, qu'elle garde quelquefois assez longtemps dans la bouche avant de pouvoir la faire passer, si cependant on dit qu'elle passe naturellement.

Tout ce que je vous rapporte ici est assuré, parce que

Mgr d'Arras a fait veiller cette fille durant 15 jours et 15 nuits par deux ou trois religieuses, qui l'examinèrent avec tant de rigueur et de dureté, qu'elles lui en firent après des excuses, rejetant toute la faute, s'il s'en était commise quelqu'une, sur les ordres précis et rigoureux qu'elles avaient reçus de ne rien épargner pour s'assurer de la vérité de tout ce qu'on en publiait depuis longtemps. Au reste, s'il vous paraît incroyable qu'une personne vive en cet état, je n'ai rien à vous dire, sinon que je vous raconte simplement ce qui est et ce que j'ai vu moi-même avec étonnement. La vie de sainte Lidwine (14 avril) vous fera voir quelque chose encore plus surprenant, puisqu'elle souffrit 38 ans de plus grands maux et en plus grand nombre sans boire ni manger. Mais pourquoi vous fixer à la vie des saints ? Lisez ce que Job dit de ses souffrances, dans l'histoire que Moïse nous en a laissée.

VII. — Voilà ce qui surprend tous ceux à qui je parle de ce prodige. Mais, pour moi, ce que j'admire et ce qui m'a infiniment édifié, c'est qu'au milieu de tant différents maux qui semblent accabler l'épouse de Jésus-Christ, jamais on ne l'entend se plaindre ni même parler de ses douleurs. J'ajouterai encore que dans huit ou dix heures que j'ai passées auprès d'elle, il ne lui est pas échappé un seul soupir qui me fit connaître qu'elle souffrît. Elle ne se plaint de rien, sinon des fréquentes visites qu'elle est obligée de souffrir par ordre de son évêque afin de s'assurer de l'état où est son corps. C'est son extrême délicatesse sur le point de la chasteté qui lui tire de la bouche ces dernières plaintes, car elle a pour cette vertu un attrait tout particulier, et je sais de bonne part qu'elle n'a jamais rien éprouvé qui lui fût tant soit peu contraire.

VIII. — Voici encore une autre merveille, car tout paraît extraordinaire dans cette fille, c'est que cette carcasse à demi pourrie et qui par conséquent ne devrait respirer que l'infection, n'exhale cependant aucune mauvaise odeur, comme je l'ai plusieurs fois observé moi-même au temps des plus grandes chaleurs de l'été. Comme tous les remè-

des lui sont devenus inutiles en l'état où elle est, elle n'en prend aucun. Néanmoins son corps ne se gangrène point, ce qui fait voir manifestement que c'est Dieu seul qui la soutient.

IX. — Croirez-vous, mon Révérend Père, que cette fille affligée de tant de maux puisse vivre heureuse et contente? C'est le sort de la personne dont je parle. Elle est d'une joie et d'une gaieté qui étonne tous ceux qui savent ce qu'elle endure. Son cœur est inondé d'un torrent de délices spirituelles, mais les efforts qu'elle fait pour s'empêcher à chaque moment de les goûter et pour boire le calice de ses souffrances toutes pures, lui font endurer une espèce de martyre. C'est une confidence qu'elle m'a faite lorsque je prenais soin de l'examiner. Les personnes qui servent Dieu avec langueur et tristesse, ne sont pas bien venues auprès d'elle. C'est un de ses mots les plus familiers, que nous avons affaire à un Dieu qui n'est point un tyran, mais plutôt un père et le meilleur de tous les pères, un maître infiniment doux, qui veut que tous ceux qui sont à son service participent en quelque sorte à sa joie et à sa félicité.

X. — Cette servante du Sauveur parle peu, mais quand le discours tombe sur les souffrances, elle en parle avec des joies et des transports qu'on a peine à imaginer. *Je n'ai qu'un regret*, me disait-elle dans un de nos entretiens, *c'est qu'en paradis et pendant une éternité nous n'ayons pas de temps en temps l'occasion de témoigner notre amour à notre Sauveur en souffrant quelque chose pour lui. Ne laissons donc échapper aucune occasion en cette vie de souffrir volontairement pour l'amour de Jésus-Christ. Nos souffrances, quelque grandes qu'elles puissent être, n'auront jamais de proportion avec la gloire qui en doit être la récompense.*

XI. — Cette bonne fille a toute la simplicité de la colombe jointe à la prudence du serpent, car il ne se peut voir une plus grande circonspection alliée avec une parfaite candeur. Je connais un homme d'esprit et d'expé-

rience qui, s'efforçant de la faire parler contre des personnes qui la font souffrir et sur certaines faveurs qu'elle a reçues de Dieu, ne put en tirer une seule parole. Aussi ne sait-on rien de ce qui la regarde, que ce qu'elle n'a pu cacher. Son humilité l'a même obligée d'imposer un silence rigoureux à sa mère et à ses compagnes sur ce qu'elles ont vu d'extraordinaire en elle, en quoi elle est si bien obéie qu'elles ne parlent presque jamais de ce qui peut tourner à la gloire de cette malade.

XII. — M^gr l'évêque d'Arras, ses grands vicaires, M. Rouzet, de la Congrégation de la Mission, supérieur du séminaire, et le directeur de cette fille ont mis cent fois son obéissance à toutes les plus grandes épreuves. Elle a toujours obéi sans délai, sans excuses et sans plaintes, quelque répugnance qu'elle eût à souffrir certaines choses qu'on exigeait d'elle. Un jour que je l'exhortais à se soumettre sans réserve à tout ce qu'on pourrait lui demander, quelque difficile qu'il pût être : *Je n'ai garde d'y manquer*, répondit-elle, *je veux vivre et mourir en bonne et vraie fille de la sainte Église romaine. Je serais inconsolable si je savais m'être écartée tant soit peu de tout ce qu'elle a coutume de pratiquer et d'enseigner.*

A propos de l'Église romaine, je vous dirai qu'elle ne peut souffrir qu'on lui parle de nouveautés en matière de doctrine. C'est une chose étonnante que cette paysanne, élevée au fond d'une campagne dans une profonde ignorance de toutes choses, après une de ses extases, nomma à son directeur les hérétiques du temps, fit en peu de mots le précis de leurs erreurs et le détail des maux qu'ils faisaient à l'Église de Jésus-Christ. J'ai ce discours par écrit, mais il n'est pas à propos de le faire voir ici.

XIII. — Quoique cette fille ait passé sa jeunesse dans une très grande innocence et qu'elle mène la vie d'un ange sur la terre, cependant elle se confesserait volontiers tous les jours, si son curé le lui permettait. Elle a un attrait tout particulier pour le sacrement de pénitence et je lui ai ouï dire qu'à chaque fois qu'elle reçoit l'absolu-

tion, il lui semble que Dieu se communique à elle d'une manière très sensible et avec un surcroît de grâces qui la porte toujours à une plus grande pureté de cœur. C'est pour cela qu'elle conseille aux personnes vertueuses d'approcher souvent de ce sacrement.

XIV. — Elle a une dévotion toute particulière au Très Saint-Sacrement de l'autel. Sa joie éclate visiblement lorsqu'on lui permet la sainte communion. Son bonheur et sa félicité en cette vie, c'est de communier, et son martyre est d'en être privée. Je ne puis vous dire avec quel soin cette belle âme se prépare à une si grande action. On ne peut pendant ce temps-là ni la voir ni lui parler. Son recueillement est si profond qu'elle paraît comme morte. Je n'exagère rien : elle n'a plus alors ni teint, ni couleur, ni mouvement, ni action. L'étant allé voir aux fêtes de la Pentecôte, après une petite mission que j'avais faite proche du lieu où elle est, je fus assez heureux pour la voir communier. Je m'en souviendrai toute ma vie, car je n'ai jamais rien vu de plus édifiant; et je conçus, par ce que je vis alors, que tout ce qu'on raconte de la ferveur et de la dévotion extasiée de tant de saints et de saintes dont les livres parlent, n'était point du tout une exagération. A peine eut-elle reçu le corps de son adorable Sauveur qu'elle entra dans un ravissement qui dura six heures. Cela lui arrive après toutes ses communions, et quelquefois l'extase dure 24 heures, d'autres fois trois jours entiers, et parfois huit ou dix jours. Comme je demeurai seul auprès d'elle pendant une heure et demie, j'eus tout le loisir de l'examiner. Voici à peu près l'état où je la vis : 1° Elle avait les bras croisés sur la poitrine; 2° elle avait les yeux et la bouche fermés; 3° son visage était tout en feu et couvert du plus bel incarnat que je vis jamais; 4° elle était immobile comme une pierre sans respiration sensible; 5° son air était sérieux, comme celui d'une personne qui, rentrée en soi-même, réfléchit profondément sur quelque grande et importante affaire. Je fis du bruit pour la réveiller, et je me donnai même la liberté de la toucher au visage tantôt

avec mon bréviaire, que j'avais en main, tantôt avec un crucifix qu'elle tient toujours attaché au chevet de son lit; j'affectai de parler fort haut avec des personnes qui vinrent la voir en cet état, mais rien ne fut capable de la réveiller. M. son curé, qui est accoutumé à la voir en cet état, m'assura que le bruit du canon ne la ferait pas revenir à elle jusqu'à ce que l'Esprit de Dieu lui laisse la liberté d'agir naturellement.

Lorsqu'elle était en cet état, il vint une personne fort distinguée par son rang et sa qualité pour la voir. Cette dame n'eut pas la satisfaction de lui parler, mais elle partagea avec moi le plaisir de la voir extasiée. Communément elle sort de cette sorte de ravissement comme d'un doux sommeil, avec la joie peinte sur le visage et en prononçant ces paroles : *Divin Jésus, ô mon admirable Maître, que vous rendrai-je pour tant de faveurs?*

XV. — Je l'ai vue tomber plusieurs fois en d'autres aliénations des sens, fort différentes de celle-ci. J'en ai remarqué de deux sortes.

La première est comme un ravissement subit, qui la prend tout à coup et qui l'absorbe aussitôt en elle-même, lui ôtant tout usage des sens extérieurs. Cela lui arrive ordinairement dans les lectures ou dans les entretiens touchants. Cette courte suspension des sens ne dure guère plus de deux *Miserere*, après quoi elle revient tout à coup, comme d'une surprise ou d'une profonde admiration. Je remarquai que pendant tout ce temps-là elle avait la main gauche proche la tête, où elle demeurait élevée et étendue, à peu près comme celle d'un prêtre qui prie à l'autel.

XVI. — L'autre sorte d'aliénation d'esprit ressemble plutôt à une défaillance ou à une pamoison violente qu'à une extase. On la voit alors s'assoupir par secousses, son teint pâlit, ses yeux se ferment, sa tête tombe comme par degrés sur son estomac, et le bras qu'elle a libre demeure étendu sans être appuyé jusqu'à ce qu'elle revienne. Ceux qui ne l'ont jamais vue dans cet état la croiraient morte, car on ne l'entend point du tout respirer. Enfin tantôt

après un quart d'heure et tantôt après une demi-heure, on la voit revenir à soi, comme d'un état violent et avec l'air d'une personne qui sort d'un profond assoupissement. Le bras qui était suspendu tombe tout à coup sur son lit; et à mesure qu'elle reprend ses esprits, on l'entend pousser des soupirs et des sanglots, comme il arrive aux personnes affligées. Son premier soin alors est de tourner ses regards vers son crucifix, qu'elle baise tendrement en l'arrosant de ses larmes. Ces défaillances lui sont arrivées trois ou quatre fois en ma présence. J'observai que M. son curé, la voyant tomber dans cet état, lui repoussa fortement par deux fois la tête sur le chevet du lit; mais ce fut en vain, il fallut céder à l'esprit de Dieu qui l'emportait.

XVII. — Je viens de vous parler d'un crucifix que cette fille garde toujours auprès d'elle. On en raconte beaucoup de choses fort extraordinaires. En voici quelques-unes des plus avérées et sur lesquelles je suis instruit à fond, tant par mes propres yeux que par des personnes très dignes de foi.

Ce crucifix se détache visiblement du lieu où il est placé. Ordinairement il est attaché au chevet de son lit, autrefois il était exposé vis-à-vis ses yeux. Il vient de lui-même tantôt se coller sur ses lèvres, tantôt sur le cœur de la malade. Ce prodige est arrivé si souvent, que les compagnes de cette fille ne s'en étonnent plus. Son curé y est tellement accoutumé, qu'il n'y fait presque plus d'attention. Je pourrais citer pour témoin oculaire un Jésuite, en la présence duquel cette merveille s'est passée, mais on voudra bien m'en dispenser. — Dans les temps que l'Église de Jésus-Christ souffre, il sort des plaies du Christ attaché à cette petite croix, qui n'est que d'un demi-pied de long, des ruisseaux de sang, à peu près comme il arrivait au crucifix miraculeux du château de Xavier, dont parle l'auteur de la Vie de l'Apôtre des Indes. Jamais la fille ne voulut toucher à ce sang : dès qu'il commençait à couler, ses compagnes appelaient aussitôt le curé pour ramasser le sang. — Ce prodige n'est point attaché au seul cruci-

fix de la malade, car son directeur, voulant éprouver ce qui en était, le lui enleva pendant un ravissement et en substitua un semblable à la place du premier. Il en coula du sang comme de l'autre. Je les ai vus tous deux. Le directeur, après s'en être assuré plusieurs fois, rendit à la fille son crucifix, qu'il lui ôte encore de temps en temps pour la même raison. — Il y a encore plusieurs autres merveilles sur ce crucifix, dont je ne puis parler. Je dirai seulement qu'on garde 10 ou 12 petites serviettes ou mouchoirs empourprés de ce sang miraculeux. Je n'en ai vu que quatre ou cinq. Le seigneur Évêque les a fait enlever depuis. Ne vous figurez pas ces mouchoirs teints seulement de quelques gouttes de sang : ils en sont tout pénétrés et empesés. Il y en a deux sur lesquels je trouvai quelques paroles de piété gravées en caractères de sang assez mal formés. Cette écriture et certaines autres choses qui sont arrivées au sujet de ce sang, donnent à penser à bien des personnes, et avec raison. Pour moi qui en suis suffisamment instruit, après avoir soigneusement examiné toutes ces merveilles, qui se sont faites à la vue d'un bon nombre de personnes, je n'ai voulu prononcer sur rien; car je fais beaucoup moins de cas de ces sortes de choses que des vertus éminentes de cette admirable fille, qui sont, comme je le crois, à l'épreuve de la critique la plus sévère. J'admire surtout sa patience héroïque, sa profonde humilité, son obéissance sans réserve, une douceur et une simplicité qui me charment. Voilà ce que j'estime plus que tous les miracles.

XVIII. — Vous pourrez encore mettre au rang des merveilles que Dieu a opérées en sa faveur la connaissance qu'elle a eue de la Sainte Écriture depuis qu'elle est dans l'état où je vous l'ai représentée. C'est une chose étonnante que cette paysanne, qui n'a jamais appris à lire, sait l'Écriture en perfection, aussi juste qu'un théologien, ne répond aux questions qu'on lui fait que par les termes de l'Évangile. J'ai même remarqué qu'en lui faisant des lectures de divers ouvrages de spiritualité, elle y distinguait

sans peine ce qui était de l'Écriture et ce qui n'en était pas, mais encore elle me marquait de quel apôtre ou de quel évangéliste étaient les paroles qu'elle entendait.

XIX. — J'ajoute à cela qu'elle répond aux questions de spiritualité les plus difficiles et aux embarras de conscience avec une promptitude et une netteté que je ne comprends pas. Ses réponses sont toujours en très peu de paroles, toutes tirées de l'Écriture mais appliquées si juste et si à propos que j'en étais dans l'admiration. Quoiqu'elle réponde sans tarder à ce qu'on lui propose, ce n'est pourtant jamais sans consulter Dieu et sans élever son cœur vers lui pour implorer ses lumières. Je puis dire avec vérité que je n'ai jamais lu de mystique qui exprimât si naturellement et si vivement les opérations du Saint-Esprit et de la grâce dans un cœur. Je ne sais où une paysanne, qui ne sait pas lire, a pris des termes si choisis et si énergiques. Mais elle vous débite ses maximes admirables sans affectation, sans gêne et avec un air de simplicité et de douceur qui charme. Il y a une onction secrète attachée à ses paroles, qui fait qu'on ne s'ennuie jamais avec elle. Il faut, au contraire, se faire violence pour la quitter, car véritablement tout respire la dévotion dans ce qu'on voit et dans ce qui se passe auprès d'elle. Quiconque vient la voir sort d'auprès d'elle tout embaumé de l'odeur de ses vertus et tout pénétré de l'onction sainte. C'est ce que plusieurs de nos Pères ont éprouvé après moi. J'en connais un surtout, homme d'esprit, qui, ne l'étant allé voir que par bienséance et par compagnie, en sortit les larmes aux yeux. Je lui ai ouï dire depuis que jamais sermon n'avait fait sur lui la même impression que fit la conversation de cette bonne fille; il assurait y avoir trouvé une preuve vivante de la vérité et des maximes de l'Évangile (ce sont ses termes). Or, que gagnerait l'esprit malin? Car je n'en ai vu aucun, même des plus indifférents, qui n'en soit revenu avec un désir sincère de mieux servir Dieu. Plus un tel exemple est rare, et plus il touche ceux qui l'ont devant les yeux.

XX. — Cette bonne fille a une dévotion très extraordinaire envers la très glorieuse Vierge Marie, qu'elle n'appelle point autrement que sa divine Mère. Il n'y a point d'enfant qui ait un amour si tendre et une confiance si parfaite en sa mère que cette fille envers la Reine des vierges. Elle l'honore tous les jours par plusieurs prières et surtout par celle du rosaire. J'ai vu deux chapelets, l'un de couleur noire et l'autre tirant sur le brun, que son confesseur m'a assuré lui avoir été donné de la main de Notre-Dame. Elle reçoit souvent des visites de cette admirable Mère et de son adorable Fils. Cela lui arriva encore le jour de saint Barthélemy dernier (24 août 1707), jour auquel elle reçut de Jésus-Christ une faveur si rare que je l'ai vue seulement dans la vie de sainte Catherine de Sienne. Je n'en parlerai pas, vu que je n'en ai pas eu la permission. Elle est aussi fort souvent visitée des saints anges.

Entre les saints qu'elle honore davantage, sont saint François de Sales, saint François d'Assise, saint François de Paule, saint Charles Borromée. Leurs images font l'ornement de sa pauvre cabane; car elle est logée comme les pauvres qui vont à l'aumône. Elle a une tendresse et une dévotion toute particulière pour sainte Marie-Madeleine de Pazzi, mais surtout pour l'incomparable sainte Thérèse. Elle eut une connaissance spéciale de cette sainte dès son bas âge (elle me le dit elle-même), on ne peut l'aimer avec plus de tendresse qu'elle ne le fait, ni l'honorer avec plus de soin. Aussi en reçoit-elle bien des marques de bonté, car cette sainte la visite de temps en temps pour l'instruire des volontés de son divin Époux. Elle ne dédaigne pas même de travailler avec cette fille. J'ai célébré la messe sur un corporal que cette sainte fondatrice d'Ordre a fait elle-même de compagnie avec elle. En me le montrant, M. le curé me fit remarquer deux croix différentes des deux autres et beaucoup mieux travaillées, que la dévote assure avoir été faites par sainte Thérèse; ce qui ne doit pas nous surprendre, après ce que nous lisons dans la Vie de saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, à savoir que

la Reine des Cieux daigna bien s'abaisser jusqu'à travailler au cilice qu'il portait.

XXI. — Il plaît souvent à Notre-Seigneur d'instruire sa servante, tantôt de l'état de son Église et tantôt de celui de la France. Elle prédit à son curé tous les événements fâcheux de la campagne de 1706. L'année passée, elle nous annonça, quinze jours avant Pâques, les heureux succès dont Dieu bénit les armes de Sa Majesté et celles du roi catholique son petit-fils. Je sais le détail de ces deux prédictions, mais il n'est peut-être pas à propos de le faire savoir en cet endroit. Je passai près de trois heures auprès d'elle le soir même que se donna la bataille d'Almansa (25 avril 1707). Elle tomba trois fois en défaillance pendant ce peu de temps, et au retour de sa pamoison elle arrosa son crucifix d'un torrent de larmes. Je m'aperçus bien qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire; j'en parlai à son curé qui était présent, qui me fit assez entendre qu'elle avait quelque triste spectacle devant les yeux. Le lendemain matin, l'étant allé voir, elle me pria d'offrir le saint sacrifice pour les morts. — Un de ses plus grands soins est de soulager les âmes du Purgatoire. Outre les prières, les souffrances et les communions qu'elle offre à Dieu dans cette vue, il ne va ni prêtre ni religieux pour la voir, qu'elle ne les prie très affectueusement d'offrir quelque sacrifice pour la consolation et délivrance des âmes du Purgatoire.

XXII. — Je vous ai représenté les souffrances et les différents maux qui exercent la patience de cette héroïne. On frémit au simple récit de ce qu'elle endure et on ne la croit pas, tant la chose paraît extraordinaire. Cependant elle ne fait aucune attention à ses douleurs. Il n'y en a qu'une à laquelle elle paraît un peu sensible : c'est de communier si rarement, car on ne lui permet la sainte communion que de 15 en 15 jours, de mois à autre; quelquefois on la laisse deux mois sans lui accorder cette consolation. C'est par épreuve et pour de bonnes raisons; mais l'épreuve est si rude, qu'elle n'a pu s'empêcher de

me la peindre comme un martyre. Quoiqu'elle en souffre, sa soumission aux ordres de ses supérieurs est si parfaite qu'on ne l'a jamais entendue se plaindre de ce qu'on lui refusait un soulagement que l'on accorde à tant d'autres tous les huit jours et même plus souvent, en quoi j'ai souvent admiré sa conformité à la volonté de ceux qui la gouvernent. Aussi sa résignation aux ordres du Ciel est une de ses grandes vertus. Un jour qu'un Père Jésuite lui parlait de sainte Thérèse et de sainte Marie-Madeleine de Pazzi, dont la première demandait incessamment à souffrir ou à mourir et la seconde à ne pas mourir mais à souffrir, il lui demanda lequel des deux sentiments elle voudrait plutôt adopter : *Ni l'un ni l'autre*, répondit-elle, *quoiqu'ils soient tous deux admirables; il faut vouloir tout ce que Dieu veut et rien autre chose. Voilà notre perfection.*

XXIII. — Cette admirable fille est déjà connue dans les pays étrangers et surtout de l'Impératrice douairière. Cette pieuse princesse, voulant être instruite à fond de ce qu'elle en avait appris, écrivait au prince Palatin, son frère, pour en avoir des nouvelles certaines. Le prince fit venir le recteur du collège des Jésuites de sa ville, mais celui-ci, n'ayant aucune connaissance de ce qu'on publiait de cette fille, prit le parti d'en écrire au recteur du collège de Rouen. Celui-ci se transporta sur les lieux afin de s'informer de tout par lui-même; mais il ne fut pas à beaucoup près aussi heureux que moi, car il trouva la fille en retraite et le curé absent, ce qui l'empêcha de s'instruire à fond de ce qu'il fallait savoir pour une réponse telle qu'on l'attendait; mais il a pu être mieux informé depuis par ce qu'on lui en a mandé, en faveur des personnes pour lesquelles il agissait. Ainsi, on honore dans une Cour étrangère une fille que nous ne connaissons presque pas en France et qu'un grand nombre de personnes de l'Artois et d'ailleurs traitent de *folle*, de *visionnaire*, de *sorcière* et de *magicienne*. Car c'est ainsi que l'appelle non seulement le peuple, mais aussi quelques personnes qui semblent ne pas connaître ni estimer les dons de Dieu. La Providence

le permet ainsi tant pour l'humilier que pour éprouver sa patience. Cependant la bonté de Dieu prend soin de la justifier de temps en temps d'une manière si éclatante et si visible que ceux-là mêmes qui la méprisent le plus, forcés par ces prodiges, deviennent tout à coup ses plus zélés panégyristes. Je pourrais raconter beaucoup de belles choses à ce sujet, s'il m'était permis de m'expliquer. Ce que je dirais, au reste, serait aussi sûr que tout ce que j'ai avancé, car je n'ai rien rapporté ou que je n'aie vu moi-même ou dont le curé n'ait donné une déposition juridique et réitérée à son prélat et à ses grands vicaires.

XXIV. — A propos de dépositions, je vous dirai que Mgr l'évêque d'Arras, n'étant point encore assez satisfait de toutes les démarches faites par MM. ses grands vicaires par son ordre, afin de vérifier tout ce qu'on lui avait rapporté de cette fille, est venu lui-même la voir et l'examiner. Il fut avec elle près de trois heures, pendant lesquelles il l'interrogea sur diverses choses. Son official et son secrétaire, qui furent présents à l'entrevue, mirent par écrit toutes les réponses de la fille. Le prélat ne s'est point expliqué depuis sur ce qu'il en pensait ; il a de fortes raisons pour ne le pas faire.

XXV. — J'aurais encore beaucoup de choses à vous raconter de cette dévote, mais je m'aperçois qu'au lieu de faire une lettre je fais un livre. C'est pourquoi je finis en faisant son portrait en peu de mots. Cette fille a le tour du visage assez bien pris, les yeux fins et fort doux, le nez approchant de l'aquilin, le teint assez délicat pour une personne de campagne ; elle est d'une retenue et d'une modestie d'ange. Sa vue seule inspire la pudeur, le respect et la dévotion. Elle a beaucoup de mémoire et d'esprit, mais elle a grand soin de le cacher. Elle a la parole fort douce et fort basse à cause de l'épuisement de ses forces. Sa manière de parler est animée, simple, naïve, pleine de candeur et de franchise. On ne se lasse point de son entretien, parce que ses discours sont pleins d'onction. Elle ne parle que de Dieu, elle ne répond point aux

choses indifférentes. Si quelqu'un l'entretient, elle se recueille alors pour s'entretenir avec Dieu, qu'elle ne perd jamais de vue. Elle est fort généreuse et fort reconnaissante, il n'est point de jour qu'elle n'emploie une ou deux heures à prier pour ceux qui se sont recommandés à ses prières. C'est ordinairement la nuit qu'elle prie, car, comme je vous l'ai dit, elle ne prend point de repos que dans la contemplation, où elle est presque toute absorbée, au moins quand elle n'est point interrompue. Personne ne la voit sans la permission de son pasteur. Toutes les filles pieuses de sa paroisse et des environs viennent se former auprès d'elle aux exercices de la vertu. J'y en ai trouvé de sept lieues loin. Son directeur même avoue qu'il profite quelquefois de ses lumières.

Je finis, mon Révérend Père, en vous priant de m'obtenir la grâce de profiter d'un si bel exemple, qu'il a plu à Notre-Seigneur me mettre devant les yeux. Si quelque chose vous paraît incroyable dans ce récit, lisez la Vie de sainte Lidwine. Je suis avec respect, etc.

Voici encore deux ou trois articles qui regardent cette vertueuse fille, que je veux ajouter ici en votre faveur.

Le premier est un attentat sur sa vie. La chose mérite d'être sue. Un paysan d'un village voisin ayant bu avec excès, un jour de fête, s'avisa d'aller voir cette fille. Mais comme il lui échappa plusieurs paroles indécentes, les compagnes de la malade le prièrent de se retirer. Sur le refus opiniâtre qu'il en fit, on eut recours au curé, dont la maison n'est éloignée que de cent pas. Il y vint et l'en chassa. Ce brutal s'étant retiré chez lui, se souvint de l'affront qu'il prétendait avoir reçu de cette fille et de son curé; mais n'osant attaquer le curé, il résolut de faire tomber toute sa vengeance sur la dévote ou sur ses compagnes. Cependant ces bonnes filles ne pensaient plus à rien et tout était tranquille dans leur maison, quand tout à coup Marie-Joseph interrompant sa contemplation appelle une de ses compagnes et la prie de fermer une

petite fenêtre qui était alors au pied de son lit. La fille obéit aussitôt; mais elle s'acquitta apparemment mal de sa commission, car la malade, interrompant encore sa prière une demi-heure après, la pria de fermer soigneusement la fenêtre, qui sûrement ne l'était pas. Elle ajouta d'un ton assez sec, contre son ordinaire, que si elle ne prenait pas ce soin, on s'en trouverait fort mal dans la maison. *Que craignez-vous donc?* lui repartit l'autre. — *J'aurais sujet de craindre*, dit la malade, *si Dieu n'avait pas pris soin de nous. Faites toujours ce que je vous dis, et vous verrez que j'avais raison d'user de cette précaution.* En effet, une heure s'était presque passée que le paysan vient frapper contre la fenêtre. Il l'entr'ouvre, soit qu'elle fût mal fermée. Il tire un coup de fusil droit à la tête de la malade. Elle n'en fut pas blessée, car la balle ne fit que brûler sa coiffure et lui effleurer le haut du front. Mais le feu s'étant pris au lit, elle fut en danger d'être brûlée, d'autant qu'elle ne peut en aucune façon se remuer. Cependant le soin de ses compagnes et peut-être les prières par lesquelles elle s'adressait à Dieu, la préservèrent de ce second accident. Après avoir rendu grâce à Dieu de la protection visible qu'il lui avait accordée et après avoir prié pour celui qui avait attenté sur sa vie, elle fit une légère réprimande à la fille d'avoir si mal exécuté ce qu'on avait recommandé en termes si clairs et si forts. *Voyez*, lui dit-elle, *où nous serions réduites par votre négligence, si Dieu n'avait eu pitié de nous.* Depuis cet accident, M. le curé a fait mettre quelque méchante planche pour boucher sa fenêtre. Voilà la chose telle que me l'a racontée la mère de la fille avec deux autres personnes, dont l'une était auprès de Marie-Joseph lorsque ce malheur arriva. L'homme qui avait fait le coup n'a été aucunement inquiété : elle ne s'est vengée que par des prières. — Si, quelque jour, on vous raconte la chose autrement, n'en soyez pas surpris : j'ai pu en oublier depuis quelques circonstances.

Il n'arrive presque rien de considérable à cette servante

de Jésus-Christ qu'elle n'en ait connaissance plusieurs jours auparavant. Elle est également instruite de ses croix et de ses faveurs. Je sais quatre ou cinq événements des plus extraordinaires dont on ait ouï parler, qu'elle prédit à M. son curé huit ou dix jours auparavant qu'ils arrivassent. Elle en marqua toutes les circonstances, le temps et le lieu d'une manière si claire et si nette qu'elle semblait les avoir devant les yeux, et le tout se passa de même manière qu'elle l'annonça. Je vous révélerais ses faveurs avec plaisir s'il m'était permis d'en parler ; vous savez assez ce qui m'en empêche. Voici un fait qui est presque devenu public. Il pourra peut-être vous faire connaître la vérité de ce que j'ai avancé. Comme la chose est de peu de conséquence par rapport à cette fille, que Dieu comble de ses faveurs et en grand nombre, son directeur même ne me l'a point donné sous le secret. — M. son curé ayant été averti de porter le Viatique à un de ses paroissiens, se transporta aussitôt chez le malade pour entendre sa confession. Néanmoins, avant d'aller, il passa par la maison de Marie-Joseph pour l'avertir de se préparer à la communion, parce qu'il lui apporterait Notre-Seigneur après qu'il aurait communié son malade. Cette bonne nouvelle la remplit de joie. Aussitôt elle se mit en prière. Cependant le curé, étant allé voir son paroissien, y trouva le médecin, qui l'assura qu'il n'y avait aucun danger et qu'il n'était pas nécessaire de lui administrer le Viatique. Il revint donc sur ses pas et rentra dans la maison de sa dévote pour lui dire de ne pas s'attendre à communier ce jour-là. Il la trouva en extase et sans aucune connaissance. C'est pourquoi il demeura quelque temps auprès d'elle, récitant son office. Un quart d'heure après son arrivée, il s'aperçut à quelques symptômes qu'elle allait reprendre ses esprits. Il se cacha promptement dans un endroit où il ne pouvait ni être vu ni entendu : c'était pour voir s'il n'échapperait rien à la dévote sortant de son ravissement. Les premières paroles qu'elle prononça furent celles-ci : *Vous ne le voulez donc pas, ô mon adorable Sau-*

*veur, que j'aie le bonheur de vous recevoir aujourd'hui, après me l'avoir fait espérer. Je me soumets à tout ce que vous voulez, car il est juste que votre volonté s'accomplisse plutôt que la mienne. J'y consens de tout mon cœur. Donnez-vous à d'autres plus soumis à vos ordres que moi, pourvu que vous ne me délaissiez pas tout à fait.* Après cette amoureuse plainte à son divin Époux, elle ôta de dessus sa tête une coiffe de linge uni qu'on lui donne toutes les fois qu'elle communie, et la jeta sur le pied de son lit. Alors M. son curé sortit du lieu où il était caché, et, feignant de n'avoir pas bien compris ce qu'elle avait dit, il lui demanda assez sèchement ce que signifiaient certaines paroles qu'il venait d'entendre, et d'où venait qu'elle n'avait plus sa coiffe qu'on lui donnait lorsqu'elle devait communier. *C'est,* lui dit-elle en souriant, *qu'il n'y a point de communion à espérer aujourd'hui pour moi. — Que dites-vous?* répondit le curé; *ne vous ai-je pas promis de vous apporter Notre-Seigneur après que j'aurais donné le Viatique à mon malade? — Vous me l'avez promis, il est vrai,* dit-elle, *mais les choses ont bien changé, et le bon état de votre malade me privera de l'avantage que vous m'aviez fait espérer. Tant mieux! il faut que le bonheur de l'un fasse l'affliction de l'autre. Je me soumettrai à tout. Je vois bien qu'il faut aimer et languir, jusqu'à ce que j'aie apaisé la colère de mon adorable Sauveur. Tâchez de le fléchir en ma faveur.* Après ce petit entretien, le pasteur, prenant un air plus sérieux, lui demanda comment elle avait pu savoir qu'elle ne communierait pas. *C'est,* dit-elle, *Notre-Seigneur lui-même de qui je l'ai appris. Cet aimable Sauveur, ne voulant pas se donner aujourd'hui à une créature aussi indigne que moi, n'a pourtant pas voulu me laisser sans consolation. Il a daigné venir lui-même adoucir ma paix et me consoler dans mon affliction. Je vous prie de lui en rendre de très humbles actions de grâces.* Voilà un événement par lequel vous pourrez connaître sans peine l'ardeur de cette fille pour la communion, sa soumission aux ordres du Ciel et de

ses supérieurs, les soins que Notre-Seigneur prend de l'instruire de tout ce qui la regarde.

J'avais encore quelque chose à dire d'assez singulier; mais comme cela regarde votre ami, je crois que vous ne trouverez point mauvais que je finisse ici. Cette relation ne manquera pas d'être bien critiquée. Par bonheur, nous n'y avons parlé que de choses que nous avons vues et entendues, de gens qui sont solidement et savamment vertueux. Pour vous, mon Révérend Père, qui avez vu le prodige dont je vous parle, vous serez plus en état de croire et de justifier ce que j'en rapporte que tout autre; car il semble qu'il suffit de voir et d'entretenir quelque temps cette fille très vertueuse, pour avoir une entière conviction de ce qu'on en dit.

*
* *

*Une copie de la lettre du P. Girard ayant été envoyée à M. Grandet, Prêtre de Saint-Sulpice, supérieur du Grand Séminaire d'Angers, ce dernier pria M. Le Gouvello, son ami, qui était vicaire général d'Angers, de prendre de nouveaux renseignements sur la mystique en question. M. Le Gouvello écrivit à un vicaire général d'Arras, qui lui répondit, le 2 mai 1709 :*

Je dois commencer par vous faire de très humbles excuses de ce que je réponds si tard à la première lettre dont vous m'avez honoré, qu'il semble qu'une seconde ait été nécessaire pour me faire parler. Je suis cependant digne de votre miséricorde : j'étais en plein travail de mission quand la première est venue, et depuis j'ai presque toujours été en courses pour les affaires de notre diocèse et de notre province, que le malheur des temps et le voisinage de la guerre mettent dans une triste situation, qui redouble notre travail. Vous êtes du métier, Monsieur, à servir le public, et vous savez qu'on n'est pas toujours maître de disposer de son temps comme on le voudrait. Revenons à la fille qui a suscité votre curiosité.

Je commence par vous dire qu'elle n'est point morte, elle n'a point prédit sa mort, et son curé, dont elle n'a pas non plus mesuré la vie, se porte fort bien. Ces mêmes bruits, en faisant chemin vers Angers, ont passé par Paris, et d'une manière si vive que Mgr notre évêque (*Mgr Guy de Sève de Rochechouart*), qui y est, m'a écrit ici pour savoir s'il y avait quelque chose de vrai dans ce qu'on débitait. Je lui ai mandé, comme à vous, qu'on avait ajouté cette prétendue prédiction à nombre d'autres qu'on lui a fait faire, comme celle de la paix désignée pour un certain mois, celle des blés qui, selon cette prédiction inventée, doivent revenir quoiqu'ils paraissent perdus; en un mot, on la fait prophétiser sur tout, de manière que si je voulais écouter tous ceux qui se mêlent de parler de cette fille, j'aurais tous les jours une nouvelle annonce de l'avenir. Pas plus loin qu'aujourd'hui, on m'a fait une longue histoire de quoi faire un livre des choses qu'on prétend arrivées depuis deux jours.

Ce qu'il y a de vrai dans cette bonne fille, c'est que je la crois fort à Dieu. Elle est unie à Notre-Seigneur non seulement par des souffrances de plusieurs années, mais par des états d'oraison au dessus de l'ordinaire. Elle joint à cela une grande humilité et craint tout ce qui peut la faire sortir de ce dernier état. On prétend que depuis cinq à six ans elle ne boit ni ne mange. Si nous en croyons des personnes dignes de foi qui l'ont observée, ce fait paraît sincère; mais comme il peut y avoir en cela bien des raisons, je ne le garantis pas. Il y a eu dans certaines extases choses des plus extraordinaires, mais vous savez que ce n'est pas là en quoi consiste la sainteté. Je l'ai vue nombre de fois, et ce qui m'a le plus édifié est sa simplicité, son obéissance, son humilité. Elle parle de piété d'une manière qui enlève d'autant plus que cela n'est point apprêté. Elle s'énonce dans son patois. Les mots et les termes dont elle se sert sont simples; mais les choses qu'elle dit sont sublimes et cependant à la portée de tout le monde. Des gens qui prétendent l'avoir observée de près prétendent aussi

que cette simplicité, que j'ai toujours vue, n'a pas toujours été si égale. Je ne sais qu'en juger.

Voilà, Monsieur, tout ce que je peux vous mander sur ce qui regarde cette fille.

*
* *

*Un religieux, le Frère Barbier, mandait, de son couvent d'Angers, le 14 février 1710, à M. Grandet, supérieur du Séminaire d'Angers et curé de Sainte-Croix de cette ville* :

Comme j'ai appris de votre propre bouche le soin que vous vous donnez pour découvrir la vérité touchant ce qui concerne Marie-Joseph Pruvost, âgée d'environ 30 ans, villageoise au pays d'Artois, entre Saint-Pol et Arras, je vous dirai qu'environ le 15 juillet 1708, desservant une paroisse en Artois, par ordre de Mgr l'évêque d'Amiens, dont ladite paroisse dépendait, je fus voir un prieur régulier de Prémontré, lequel m'entretint longtemps au sujet de ladite fille qu'il avait vue plusieurs fois. Il me sollicita d'aller voir cette merveille, qui était l'étonnement de tout le monde, même des plus spirituels et personnes de distinction. Cela m'obligea d'aller avec ledit sieur prieur. Arrivés dans son village, nous fûmes saluer M. le curé du lieu, directeur de ladite fille. Après un long entretien sur la vie de cette pauvre infirme, il nous conduisit dans une chaumine, peu éloignée du presbytère. Nous y trouvâmes une pauvre fille mal logée mais proprement. En nous voyant, elle demanda à baiser nos mains, comme elle le fait à tous les prêtres. Ensuite de quoi, elle nous entretint en peu de mots sur la peine que nous nous étions donnée pour venir voir une pauvre créature toute pourrie et capable de faire horreur dans de si grandes chaleurs. Sur quoi, je lui répondis que j'étais bien aise de voir moi-même ce dont on m'avait parlé en plusieurs endroits fort éloignés; surtout, je la priais de me dire comme elle pouvait vivre sans nourriture et sans aliments. Elle me répondit : *Nos corps ne sont que corruption, ils vivent toujours assez; mais*

*pour nos âmes, elles sont toujours affamées, surtout la mienne. Pour vous autres, Messieurs, vous êtes bienheureux de recevoir Jésus-Christ tous les jours.* M. le curé lui ayant dit : *Répondez au Père, qui vous demande et faites savoir de vous-même si vous ne prenez point de nourriture.* A quoi elle répondit : *Je ne peux en souffrir. Une goutte d'eau est capable de m'étouffer.* Elle m'en rapporta plusieurs exemples, que je ne compris pas bien, ne les entendant pas entièrement. Cependant je compris par là que son cœur ne pouvait rien souffrir et que ses entrailles étaient gâtées, d'autant plus que le sieur Guérin, son médecin, que je connaissais, m'avait dit qu'elle était toute pourrie jusqu'à la moitié du ventre, et qu'autrefois il en avait tiré plusieurs pourritures et des vers tout en vie et très grands Cependant j'admirais qu'elle ne sentait point mauvais, quoique je fusse fort proche d'elle et dans un temps où les chaleurs étaient très grandes. On me dit aussi que son linge ne se salissait point. J'en maniai sur son lit qu'on me dit y être depuis plusieurs mois : il semblait sortir de la lessive. Pendant ce temps, elle parlait à M. le prieur de la Rivière, qui lui demandait comment elle pouvait toujours être couchée en la même posture, sans pouvoir se remuer. Elle dit : *C'est ainsi que le Seigneur mon Dieu me laissè. Il m'a encore laissé un bras, qui me sert beaucoup. S'il me l'ôte, il faudra s'en passer.* Cela fut cause que je lui dis : *Vous n'avez pas besoin d'être exhortée à la patience, à ce que je m'aperçois ; si tous les malades étaient comme vous, nous n'aurions pas tant de peine.* Elle ne répondit que par quelques soupirs. Tout cela me surprit tellement que je ne savais qu'en dire, et je regardais tout ce que je voyais avec étonnement sans parler. On me montra le crucifix qui est attaché auprès d'elle. On en dit plusieurs merveilles, et même on m'a montré du précieux sang qu'on m'a assuré qu'il avait rendu. J'ai manié un mouchoir tout ensanglanté, comme s'il avait trempé dans le sang même. Tout cela me toucha entièrement et j'en demeurai tout pensif, ne pouvant douter de ce que je voyais moi-même, et étant très

édifié d'une visite si simple et si surprenante en même temps. Tout ce qu'on m'en dit, joint à ce que je vis moi-même, me fit croire à quelque chose de surnaturel, que je n'ai pu rapporter qu'à la gloire de Dieu, en croyant que la vie de ladite fille est une merveille digne de nos admirations (*Archives de M. le chanoine Uzureau*).

*
* *

*Voici l'acte de sépulture rédigé par le curé d'Izel :*

Le 20 de février 1710, est décédée en cette paroisse d'Izel, Marie-Joseph Pruvost, fille de feu Pierre et d'encore vivante Marie Tondelier, laquelle, après avoir été affligée de maladies l'espace de dix ans, a vécu sept ans sans manger ni boire, mais toujours dans la piété et la patience. Ce que nous pouvons certifier pour l'avoir visitée plusieurs fois, à notre très grand contentement, étant pour lors chapelain à Avesnes-le-Comte. Témoignage qui serait autorisé de plusieurs grands personnages qui l'ont fréquentée et visitée, de la part de Mgr Guy de Sève de Rochechouart, évêque d'Arras. Elle était née le 1[er] février 1681. Elle fut inhumée dans l'église de cette paroisse d'Izel, vis-à-vis la chapelle de Saint-Pierre, proche la balustrade, à trois pieds de la muraille ou environ. Tous les paroissiens ont assisté à son convoi, avec sa mère. Et ont signé ce présent.

*marque † de Marie Tondelier*

DESHORTIES, *curé d'Izel.*

*
* *

*Dans un manuscrit intitulé : « Particularités touchant la ville d'Arras et la province d'Artois », dont l'auteur est un chapelain de l'abbaye du Vivier, on trouve une lettre écrite par M. Deshorties, curé d'Izel, sur la mort de sa paroissienne :*

Marie-Joseph Pruvost est morte le 20 février 1710, au

soir. Elle a été malade dix ans d'un mal aux cuisses dont il sortait une infinité de pus. Toutes les humeurs la baignaient souvent dans son lit... Elle a été ensuite tourmentée de la gravelle, ce qui a arrêté un peu les grandes évacuations d'humeurs et de pus qui sortaient de son abcès. Mais en échange, il s'est produit une infinité de vers qui l'ont rongée jusqu'au ventre. Elle a souffert avec une joie et une patience surnaturelles...

Il n'y avait pas partie dans son corps qui fût exempte de douleurs : elle a d'abord été une demi-année sans prendre autre chose que de l'eau; depuis, elle a été sept ans sans rien prendre du tout, et trois ans et demi n'ayant que le mouvement de la tête et des mains.

Elle avait un amour excessif pour les souffrances, le don de pleurer ses péchés au-delà de ce qu'on peut s'imaginer. Il s'est fait une infinité de prodiges d'amour et de tendresse entre Jésus-Christ et cette sainte âme qui ne sont pas encore écrits et qu'on pourra découvrir dans la suite des temps...

Avant de mourir, ses chairs se sont rétablies et revenues sur toutes les parties de son corps, comme si elle n'eût jamais été malade...

On l'a enterrée dans l'église d'Izel (1).

*
* *

*Le chapelain de l'abbaye de Vivier parle ainsi de notre mystique dans ses « Particularités touchant la ville d'Arras » :*

Quoique la sainteté de cette fille soit reconnue par le curé d'Izel, par les habitants du lieu et par tous ceux qui demeurent à plus de dix lieues à la ronde de cet endroit, cependant un ecclésiastique qui avait peine à croire ce qu'on publiait de cette dite fille, en écrivit à un de ses amis qui avait quelque connaissance particulière et du curé

(1) *Ici gît Marie-Joseph Pruvost, fille pieuse, décédée le 21 février 1710, âgée de 29 ans. Requiescat in pace.*

et des habitants du lieu, lequel lui répondit en ces termes : « J'ai différé plusieurs jours à vous répondre pour être en état de vous satisfaire. Je me suis soigneusement informé de ce que vous souhaitez de savoir d'une personne digne de foi et qui a entretenu le curé d'Izel. Elle m'a dit que tout ce qu'on a publié de cette sainte fille est vrai et attesté par ledit curé son confesseur; elle a vécu sept ans sans prendre de nourriture corporelle et ne vivait que de la Sainte Eucharistie; elle avait la moitié du corps mort et pourri; elle parlait de Dieu comme un ange; lorsqu'elle recevait Notre-Seigneur ou qu'on lui parlait de ses souffrances, elle se pâmait; elle avait le don de prophétie. C'était un miracle continuel. »

*
* *

*Voici, pour terminer, une note de M. de Bonnières, curé d'Izel, écrite en 1909 :*

D'après la tradition populaire conservée de nos jours encore à Izel-lez-Hameau et dans les paroisses voisines, Marie-Joseph Pruvost a pratiqué à un degré héroïque les vertus chrétiennes et a été favorisée de grâces exceptionnelles. Elle est encore vénérée et invoquée avec confiance, dans un certain nombre de familles; dans toute la région est-elle désignée sous le nom bien caractéristique de « la sainte d'Izel ».

*P. c. c.* :

F.-C. Uzureau,

Directeur de l'*Anjou historique*.

# L'éloge du Nom de Jésus

## par Richard Rolle de Hampole [1]

Note. — La dévotion au très saint nom de Jésus plonge ses racines dans la plus vénérable antiquité chrétienne. C'est au nom de Jésus que les apôtres guérissent les malades (Act., III); c'est ce nom qui seul, au témoignage de Pierre (2), peut nous sauver; c'est ce nom encore que Paul exalte et proclame au-dessus de tout nom (Phil., II). — Dès les origines du christianisme ce nom se trouve gravé sur des monnaies ou des médailles. Au moyen âge, saint Bernard prêche à ses moines que ce nom est « une lumière, une nourriture et un remède (3) ». Saint François d'Assise en fait l'objet de fréquentes exhortations (4); nous possédons un écrit, attribué à saint Bonaventure (5), qui est intitulé : « De laude melliflui nominis Iesu. » Au début du XIV^e^ siècle, Richard Rolle compose le petit traité que nous traduisons (6). Vers la même époque, en Suède, se fonde un ordre de chevalerie, l'ordre des séraphins, dont les membres portent sur la poitrine un oval avec les initiales du Nom de Jésus (7). Cette dévotion n'allait pas tarder à se répan-

(1) Sur Richard Rolle, sa vie et son œuvre, cfr notre introduction à la traduction d'une des œuvres de l'ermite anglais : *Du Péché à l'amour divin ou l'amendement du pécheur*, Paris, édit de la Vie Spirituelle, 1926.

(2) « Nec enim aliud nomen est sub caelo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri » (Act., IV, 12).

(3) ... « lux, cibus, medicina » (Serm. 15 super Cant.).

(4) Thureau-Dangin, *Saint Bernardin de Sienne*. Paris, 4^e^ éd., p. 78.

(5) Les éditeurs de Quaracchi pensent que saint Bonaventure n'en est pas l'auteur.

(6) Les œuvres de Rolle eurent une grande diffusion de son vivant et contribuèrent sans doute à répandre parmi le peuple anglais la dévotion au nom de Jésus.

(7) Cfr *Hist. des ordres monastiques religieux et militaires*, t. VIII, p. 295. Paris, 1719. — Voir aussi : Et. Dambréville, *Abrégé chronologique de l'hist. des ordres de Chevalerie*, Paris, 1807, p. 129-133.

dre en Italie. Au début du XV^e^ siècle, saint Bernardin de Sienne s'en fait l'admirable apôtre. Saint Jean de Capistran (1385-1456) l'encourage et la défend. Dans les premières années du XVI^e^ siècle, Clément VII accorde aux franciscains le privilège de célébrer une fête particulière en l'honneur du très saint Nom de Jésus. Enfin en 1721, sur les instances de l'empereur Charles VI, le pape Innocent XIII décrète que la fête du saint Nom de Jésus sera célébrée dans l'Église universelle (1). — Puisse notre traduction contribuer quelque peu à faire grandir dans les âmes l'amour de ce nom divin!

L. DENIS, S.J.

« Ton nom est une huile épandue; c'est pourquoi les jeunes filles t'aiment (2). » — Le nom de Jésus apparaît en ce monde, et voilà qu'aussitôt on adore cette huile épandue. On l'appelle une huile, car il fait espérer un salut éternel; Jésus, c'est-à-dire notre sauveur ou notre salut. Votre nom serait-il une huile épandue si ce nom n'était Jésus? Ce nom est une huile épandue parce que Jésus est le Verbe de Dieu incarné (3). Vous réalisez ce que votre nom promet. Vraiment vous sauvez l'homme, vous que nous appelons notre sauveur. Jésus est bien votre nom!

O nom admirable! O nom délectable! Souverainement élevé, « qui est au-dessus de tout nom » (4), sans lequel on ne peut être sauvé (5). Nom très doux au cœur de l'homme, vous apportez la consolation véritable. Dans mon esprit Jésus est un cantique de jubilation, à mon oreille une céleste harmonie, dans ma bouche un miel dé-

(1) Sur la dévotion au nom de Jésus, cfr *Acta Sanctorum*, Oct. t. X, p. 318 à 321. — G. Stengel, *Sacrosancti nominis Jesu cultus et miracula*. Augsbourg, 1613. — Guéranger, *L'année liturgique. Le temps de Noël*, vol. II, p. 309-310. — Thureau-Dangin, Opusc. cit.

(2) Cant., I, 3. — Nous donnons la traduction d'après Crampon.

(3) L'auteur veut dire que Jésus, le Verbe incarné, est comme l'épanchement de la bonté de Dieu sur nous.

(4) Phil., II, 10.

(5) Allusion à un passage des Actes où Pierre dit aux Juifs : « Il n'y a pas un autre nom qui ait été donné aux hommes, *par lequel nous devions être sauvés* » (Act., IV, 12).

licieux (1). Rien d'étonnant que j'aime ce nom qui est mon réconfort en toute tribulation. Je ne sais ni prier, ni méditer si le nom de Jésus ne résonne à mon oreille. Je ne sais goûter aucune joie qui ne soit tout imprégnée de Jésus. Où que j'aille, où que je m'arrête, quoi que je fasse, le souvenir de Jésus ne quitte pas mon esprit. Je l'ai mis « comme un sceau sur mon cœur, comme un sceau sur mon bras, car l'amour est fort comme la mort (2) ». Comme la mort fait tout périr, ainsi l'amour triomphe de tout. L'amour éternel m'a vaincu, non point pour m'anéantir, mais pour me donner une vie plus pleine; il m'a blessé pour me guérir; il m'a transpercé le cœur pour le purifier jusqu'au tréfonds, et voici que, vaincu, je succombe. C'est à peine si la joie me permet de vivre, je me sens mourir : je ne puis supporter dans une chair corruptible la suavité débordante d'une si haute majesté. Sur mon esprit s'épand une douceur délicieuse, et tandis qu'elle l'enivre, ma chair se sent défaillir : elle ne peut pas ne pas défaillir quand des joies si grandes emportent mon âme dans le ravissement et la jubilation.

D'où me vient cette ineffable joie, sinon de ce que Jésus m'a enseigné à chanter son nom, de ce qu'il a illuminé mon esprit de l'ardeur de sa lumière incréée? Aussi, soupirant, je m'écrie : Qui annoncera à mon bien-aimé que je languis de l'amour de Jésus? (3). Ma chair se sent défaillir, mon cœur se fond d'amour dans le désir de Jésus. Tout mon cœur fixé dans le désir de Jésus est comme un feu d'amour; il est absorbé tout entier par la douceur de la divinité.

(1) Rolle se souvient sans doute ici de saint Bernard : « Iesus mel in ore, in aure melos, in corde jubilus » (Serm. 15 super Cant.). — Ce passage ressemble aussi très fort à une belle strophe du « Iesu dulcis memoria » (longtemps attribué à saint Bernard) : « Iesu decus angelicum, In aure dulce canticum, In ore mel mirificum, In corde nectar coelicum. »

(2) Cant., VIII, 7.

(3) Réminiscence du Cant., V, 8 : « Si vous trouvez mon bien-aimé, que lui direz-vous? Que je suis malade d'amour. »

Bon Jésus, ayez pitié d'un misérable, montrez-vous à celui qui languit d'amour; guérissez celui que vous avez blessé. Si vous venez, je serai guéri; tout mon mal n'est que langueur d'amour pour vous. Mon âme ne respire que pour chercher Jésus, Jésus! celui qu'elle aime, dont l'amour la saisit, dont seul elle est éprise. La douceur céleste qui le pénètre rend mon esprit tout haletant. Touché par l'amour de son créateur, il s'échauffe dans son ardeur à retenir toujours le nom très doux de Jésus. Ce doux nom fait se lever sur mon âme un amour véhément, et tout ce qu'il touche, il l'attire à soi jusqu'au fond. Il enflamme l'affection, lie nos pensées et entraîne l'homme tout entier à sa servitude.

Vraiment, ô Jésus, votre nom est désirable, aimable et réconfortant (1). Pas de cantique plus doux à entendre, plus suave à concevoir, plus délectable et plus consolant à méditer. Qui que vous soyez, vous qui vous préparez à aimer Dieu, si vous voulez ne pas être déçu et ne point décevoir, si vous voulez être sage et ne pas agir en insensé, si vous voulez rester debout sans défaillance, souvenez-vous de conserver toujours dans votre mémoire le nom de Jésus. Souvenez-vous, et votre ennemi sera abattu : vous, vous resterez debout; il sentira ses forces faiblir, et vous verrez grandir les vôtres. Si vous agissez fidèlement de la sorte, vous serez un vainqueur digne de louange et plein de gloire.

Cherchez donc le nom de Jésus, tenez-le et ne l'oubliez pas. Rien de plus efficace pour éteindre les flammes cruelles, détruire les pensées mauvaises, extirper les affections perverses, éloigner de nous les préoccupations vaines, la curiosité et les soucis qui empoisonnent. Ce nom de Jésus jalousement conservé dans l'esprit déracine les vices, plante les vertus, sème la charité, donne le goût des choses célestes, anéantit la discorde, rétablit la paix, rend le calme

(1) Rolle se souvient sans doute encore de saint Bernard : « an non tolies confortaris, quoties recordaris? » (Serm. 15 super Cant.).

intérieur, fait disparaître entièrement le pénible poids des désirs charnels, tourne en dégoût toute joie terrestre, remplit l'amant d'une joie spirituelle et lui fait dire avec raison : « Ils se livreront à de joyeux transports ceux qui aiment ton nom, car tu bénis le juste(1). » Le juste a mérité d'être béni parce qu'il a aimé véritablement le nom de Jésus. Et même on ne l'appelle juste que parce qu'il fait un constant effort pour aimer Jésus.

De quoi peut manquer celui qui sans cesse désire aimer le nom de Jésus? Il aime et il veut aimer. Car telle est, nous le savons, la nature de l'amour de Dieu : plus nous aimons, plus nous brûlons d'aimer davantage. N'est-il pas écrit : « Ceux qui me mangent auront encore faim et ceux qui me boivent auront encore soif (2) »? Oui, par sa nature même le nom de Jésus est délectable et désirable.

La joie ne fera donc point défaut à l'homme qui veut aimer toujours celui en qui « les anges désirent plonger leur regard » (3); « les anges voient sans cesse sa face »(4) et toujours ils la désirent voir. Ils sont rassasiés mais en gardant intact leur désir; ils désirent mais sans rien perdre du bonheur du rassasiement. La joie pleine de gloire consistera dans la jouissance éternelle d'une satiété sans dégoût et dans la satiété éternelle d'une jouissance sans dégoût (5).

« Ils se livreront à de joyeux transports ceux qui aiment ton nom »; oui, « ils se livreront à de joyeux transports » dans la vie présente par l'infusion de la grâce, dans la vie future par la vision de gloire : oui, voilà pourquoi « ils se livreront à de joyeux transports ceux qui aiment ton nom ». Certes s'ils n'aimaient point, ils ne pourraient être

(1) Ps. v, 12-13.
(2) Eccli., xxiv, 20.
(3) I Petr., i, 12.
(4) Matth., xviii, 10.
(5) Le texte est subtil et obscur. Voici le latin : « hoc est gaudium gloriosum quo satiari sine fastidio perfruemur perenniter, quo perfruentes sine fastidio satiabimur sempiterne ».

élevés à la gloire. Et ceux qui aimeront davantage, jouiront davantage. Car la gloire est le fruit de la dilection. Quiconque n'aime pas sera privé éternellement de la gloire. Beaucoup de mondains misérables qui pensaient se réjouir avec le Christ seront pour jamais dans la douleur parce qu'ils n'aiment pas le nom de Jésus.

Quoi que vous fassiez, quand vous distribueriez tous vos biens aux pauvres, si vous n'aimez pas le nom de Jésus, tout cela ne sert de rien (1). Ceux-là seuls se réjouiront en Jésus qui l'auront aimé dans leur vie présente. Mais ceux qui empoisonnent la vie dans les plaisirs du vice seront, n'en doutez pas, chassés du séjour de la gloire divine.

Que tous sachent que le nom de Jésus est salutaire, plein de fécondité et de gloire. Qui donc pourrait posséder le salut, s'il ne l'aime? Qui, devant Dieu, pourrait porter des fruits sans avoir eu des fleurs? Il ne possédera pas la gloire celui qui n'aura pas aimé le nom de Jésus. Aussi est-il écrit : Que le méchant meure pour qu'il ne puisse point voir la gloire de Dieu (2).

Des justes cherchent la gloire et la vie, et ils les trouvent en Jésus qu'ils aiment. J'ai erré à la poursuite des richesses, et je n'ai pas trouvé Jésus. J'ai couru aux jouissances de la chair, et je n'ai pas trouvé Jésus. J'ai passé par un gouffre de délices, et je n'ai pas trouvé Jésus. Je me suis assis parmi la multitude de ceux qui vivent dans la joie, et je n'ai pas trouvé Jésus. En tous ces lieux j'ai cherché Jésus, et je ne l'ai point trouvé, car il m'a fait connaître par sa grâce qu'on ne le trouve point dans la terre de ceux qui vivent au sein des délices.

Je me suis alors engagé dans une autre voie : je l'ai cherché dans la pauvreté, et je l'ai trouvé pauvre enfant venu en ce monde « enveloppé de langes et couché dans une crèche » (3). J'ai marché dans la patience et la peine,

(1) Réminiscence de I Cor., XIII, 3.
(2) Réminiscence de Isaïe, XXVI, 10.
(3) Luc, II, 12.

et j'ai trouvé Jésus « fatigué de la route » (1), en proie à la faim (2), à la soif (3), au froid, rassasié d'opprobres et de mépris (4). Je me suis assis à l'écart dans la solitude (5), et j'ai trouvé Jésus persévérant dans le jeûne (6), priant seul sur la montagne (7). J'ai couru dans la douleur et la pénitence, et j'ai trouvé Jésus enchaîné (8), flagellé (9), blessé (10), rassasié de fiel (11), cloué à la croix, pendant à la croix, mourant sur la croix. Non, on ne trouve pas Jésus chez les riches, mais chez les pauvres; on ne le trouve pas chez les délicats, mais chez les pénitents; on ne le trouve pas chez les jouisseurs et parmi ceux qui vivent dans la joie, mais chez ceux qui sont dans l'amertume et chez ceux qui pleurent; on ne le trouve pas au milieu de la foule, mais dans la solitude.

Le méchant, certes, ne trouve pas Jésus parce qu'il ne le cherche point où il est. C'est dans la joie du monde qu'il veut chercher Jésus : on ne l'y trouve jamais.

O mondains, misérables amants de la chair, vraiment vous êtes frustrés de la joie de Dieu et trompés par l'astuce du démon. Vous n'avez plus à attendre « la bienheureuse espérance et l'apparition glorieuse de notre grand Dieu (12) ». Au contraire, vous subirez justement une mort éternelle parce que vous cherchez ici-bas une vie que vous savez n'y pouvoir posséder. Vos yeux sont aveuglés, ou plutôt le démon vous les a arrachés; car cela même que vous voyez, vous ne le croyez pas : vous voyez des gens qui meurent, et vous ne craignez pas la mort. Vous êtes confondus parce que Dieu s'est détourné de vous. Vous êtes devenus objets de malédiction et d'abomination, en proie au plus profond aveuglement. Tous les saints anges, tous les amants du Christ seront remplis d'une immense joie quand ce misérable, totalement aveuglé, véritable-

(1) Jean, IV, 6. — (2) Luc, IV, 2. — (3) Jean, XIX, 28. — (4) Thr., III, 30. — (5) Thr., III, 28. — (6) Luc, IV, 1-13. — (7) Matth., XIV, 23 et alib. — (8) Jean, XVIII, 24. — (9) Matth., XXVII, 26. — (10) Isaïe, LIII, 5. — (11) Jerem., XXIII, 15. — (12) Tite, II, 13.

ment réprouvé, sera condamné au feu éternel. « Malheur à vous riches (1) », malheur à vous orgueilleux, malheur à vous qui vous obstinez dans le péché ; votre récompense vous sera donnée : un tourment éternel « qui vous a été préparé dès l'origine du monde (2) ». Oui, je sais que vous ne pouvez pas ne pas descendre dans ce lieu de supplice, puisque ni la joie du ciel, ni les tourments de l'enfer ne vous peuvent arracher à vos mauvaises habitudes. Comment pouvez-vous dire que vous serez sauvés, vous qui ne cessez de haïr ce sans quoi vous ne pouvez obtenir le salut?

Le nom de Jésus est source de salut, et l'amour de ce doux nom est nécessaire à qui désire se sauver. Celui qui sans amour de Jésus espère se sauver, par ce manque de foi, s'accuse digne de damnation. Il faut remarquer qu'il y a trois forces dans l'amour. Cela peut nous aider à chercher qui nous devons aimer, qui nous devons prier pour être exaucés, qui nous donnera de persévérer dans l'amour (3). Cherchons Jésus et cherchons-le dans le chemin où on le trouve : ne le cherchons pas dans les consolations du monde, mais dans l'Église de Dieu. Cherchons-le par la pénitence et la pauvreté volontaires, par l'humilité et la douceur : c'est dans cette voie qu'on le trouve. Ayant trouvé Jésus, aimons-le afin qu'il soit aimé fidèlement. Prions-le : de cœur, par la sainte méditation ; de bouche, par des prières ardentes et dévotes ; de nos mains, par une activité droite et bonne. A la première recherche fait allusion ce mot du Psalmiste : « Je te cherche de tout mon cœur (4) » ; à la seconde, cet autre : « De ma voix je crie au Seigneur (5). »

Après avoir cherché et trouvé Jésus, demeurons avec lui

(1) Luc, VI, 24.
(2) Matth., XXV, 34.
(3) La phrase est peu intelligible : le texte latin paraît altéré.
(4) Ps. CXVIII, 10.
(5) Ps. CXLI, 2. — Le latin de ce paragraphe est obscur et embarrassé.

par la vraie charité et par une patience éprouvée. Ainsi, le cœur tout entier fixé en Jésus notre rédempteur et notre créateur, victorieux des sollicitations du monde et de la chair, nous jouirons suavement des joies de la contemplation et nous pourrons redire avec le Psalmiste : « Qu'ils soient dans l'allégresse et se réjouissent..., qu'ils disent sans cesse gloire au Seigneur, ceux qui aiment (1) », ceux qui gardent en eux sans se lasser le nom de Jésus. Je ne m'étonne point de voir tomber celui qui ne garde pas éternellement dans sa mémoire le nom de Jésus. Celui qui a pris le parti de vivre pour Dieu dans la solitude a choisi un état de vie plein de sécurité s'il a fait son partage du nom céleste de Jésus. Ce nom purifie la conscience, rend le cœur pur et lumineux, chasse la crainte des ténèbres, met en fuite les démons qui nous harcèlent.

O nom excellent, ô nom très doux, ô nom source de gloire, ô nom merveilleux, ô nom salutaire, ô nom glorieux, ô nom désirable ! A coup sûr les esprits malins ne peuvent nuire là où l'on prononce de cœur ou de bouche le nom de Jésus. Il faut le tenir étroitement embrassé, l'aimer et le conserver à jamais dans sa mémoire.

J'avais pris une décision extraordinaire. Je m'étais décidé à laisser l'habit du siècle pour servir Dieu de préférence aux hommes. Une nuit, c'était au début de ma conversion, je me reposais sur ma couche. Soudain m'apparut une jeune fille fort belle que je connaissais et qui avait pour moi une grande affection. Comme je la regardais et que je m'étonnais de ce qu'elle fût venue à moi, de nuit, dans la solitude, soudain, sans attendre davantage et sans mot dire, elle se jeta à mes côtés. Craignant qu'elle ne me sollicitât au mal, je voulus me lever, faire le signe de la croix et invoquer la sainte Trinité. Mais elle m'étreignit en sorte que je ne pus ni ouvrir la bouche, ni remuer la main. Je compris alors que ce n'était pas une femme, mais le démon qui venait me tenter sous cette

(1) Ps. xxxix, 17.

forme. Je me tournai alors vers Dieu et je prononçai intérieurement ces paroles : O Jésus, que ton sang est précieux! En même temps, avec le doigt, je fis une croix sur ma poitrine ; car déjà je commençai à pouvoir remuer, et subitement la vision se dissipa complètement. Pour moi je rendis grâce à Dieu, qui m'avait délivré.

Depuis lors j'ai cherché à aimer Jésus : plus j'ai grandi dans son amour, plus le nom de Jésus a eu pour moi une saveur douce et agréable, et jusqu'à ce jour même ce doux nom ne m'a point quitté. « Que le nom du Seigneur soit béni! (1) »

(1) Ps. CXII, 2. — Le texte latin que nous traduisons se trouve dans la « Maxima Bibliotheca Veterum Patrum » de Margarin de la Bigne, Lugduni, 1677, t. XXVI.

# La contemplation augustinienne

Le P. P. Cayré, des Augustins de l'Assomption, professeur de Patrologie à Louvain, nous donne sous ce titre (1) un livre dont la plus grande partie était déjà connue, ayant paru, soit dans *Prêtre et Apôtre*, soit ici, mais dont le texte définitif et complet était attendu, avec d'autant plus d'intérêt, par tous ceux qui s'occupent d'études augustiniennes et des problèmes mystiques.

Fruit d'un intime et long commerce avec les écrits du plus grand des Pères, notamment avec son œuvre théologique capitale, les quinze livres du Traité *de la Trinité*, cet ouvrage est d'une grande portée. En mettant dans une lumière très vive le caractère éminemment mystique de la doctrine augustinienne, prise dans son ensemble, il en donne la clef, et permet d'éviter bien des erreurs d'interprétation trop souvent commises par méconnaissance ou par oubli de ce caractère. En dégageant, sur un point absolument essentiel : la nature de la contemplation, les divers aspects complémentaires d'une pensée extrêmement riche, il apporte à la science mystique une contribution du plus haut prix.

Le P. Cayré indique lui-même de la manière suivante la division de son étude. Il nous a paru bon, dit-il,

« de grouper les textes augustiniens d'après les *divers points de vue* qu'ils nous découvrent dans la contemplation, cette

(1) *La contemplation augustinienne*, principes de la spiritualité de saint Augustin. Essai d'analyse et de synthèse. 1 vol. in-8 écu, de XII-338 pages, Paris, André Blot, 1927.

réalité si simple en soi, mais si complexe par tout ce qu'elle touche, suppose ou produit dans une âme. Or, à cet égard, aucun auteur peut-être n'offre une richesse et une variété de documentation égale à celle de saint Augustin, et son génie, souple et profond, ne s'est jamais, croyons-nous, déployé avec plus d'assurance qu'en cette analyse de l'union de l'âme avec son Dieu. Nous avons été comme saisi et captivé par cette variété d'aspects toujours nouveaux, à mesure qu'appuyé sur notre guide, nous montions lentement, découvrant à chaque pas des horizons inaperçus.

Nous avons méthodiquement analysé et classé sur la contemplation *neuf points de vue divers*... qui seront l'objet d'autant de chapitres. En fait, ces neuf chapitres eux-mêmes peuvent se grouper en *trois séries*. Ils sont suivis d'une conclusion qui fera la synthèse de ces données diverses.

1. Les trois premiers chapitres présentent surtout des préliminaires, indiquant les *caractères généraux* de la connaissance contemplative :

*a*) Elle est une *sagesse lumineuse*, qui distingue la vie contemplative de la vie active, et reste bien inférieure à la vision béatifique (ch. I : notion générale de la contemplation).

*b*) Elle est, d'autre part, une *sagesse surnaturelle*, œuvre de l'Esprit-Saint dans les âmes, où elle s'établit au terme d'une marche ascendante qui les rapproche de Dieu en les rendant semblables à lui (ch. II : origine surnaturelle de la sagesse).

*c*) Elle est une *connaissance réaliste*, venant d'une certaine expérimentation de Dieu par l'amour (ch. III : le réalisme de la sagesse augustinienne).

2. Les trois chapitres suivants précisent la *nature de cette connaissance contemplative*, en la considérant dans ses éléments essentiels :

*a*) Elle est la connaissance de Dieu produite par l'*image surnaturelle* parfaite, qui est le fruit de la rénovation spirituelle de l'homme (ch. IV : La sagesse, image de Dieu dans l'âme);

*b*) Elle est une certaine *vision de Dieu*, grâce à laquelle l'homme *trouve* Dieu pour *jouir* de lui (ch. V : la vision de Dieu par la sagesse);

*c*) Elle est une *vision médiate*, une vision dans les idées premières de l'esprit humain, illuminées par les rayons de la grâce (ch. VI : la vision médiate).

3. Les trois derniers chapitres de la partie analytique étu-

dient la contemplation à *certains points de vue accessoires*, mais très importants par leurs conséquences pratiques :

*a*) La contemplation suppose normalement une certaine *recherche de Dieu*, qui dispose l'âme à recevoir la lumière de la sagesse (ch. VII : la recherche de Dieu);

*b*) Elle est le principe d'une *intelligence spirituelle* très élevée, qui est le prolongement actif de la sagesse contemplative (ch. VIII : l'intelligence spirituelle);

*c*) Enfin, elle est le fondement de la *théologie parfaite*, qui est une sagesse active, puisant dans la sagesse surnaturelle et infuse ses plus pures clartés, sans rien négliger d'ailleurs des lumières qu'apporte la raison (ch. IX : la théologie augustinienne) (1). »

Quoiqu'il envisage la contemplation augustinienne sous tant d'aspects, le P. Cayré ne prétend pas épuiser le sujet et se défend même d'avoir voulu être complet. (Qui pourrait d'ailleurs se flatter d'étreindre une pensée comme celle de saint Augustin?) Pour ne citer qu'un exemple, il note le progrès qui se remarque, de l'une à l'autre, dans les diverses images de la Trinité envisagées successivement par le saint Docteur, il étudie à fond la plus haute de ces images, la Sagesse surnaturelle, mais il omet délibérément — à la différence du P. Gardeil, qui les scrute, nous le verrons, avec tant de soin — de considérer en détail les trois premières trinités créées : *mens, notitia, amor; Memoria (sui), intelligentia, voluntas; Memoria (Dei), intelligentia, Amor*. Il donne pourtant en passant, par exemple sur la notion augustinienne de *mémoire*, de précieuses indications.

Laissons à d'autres plus autorisés le soin de juger si, dans le développement de ces chapitres, le nouvel interprète de saint Augustin est toujours strictement exact, et rend sans aucune déformation, sans y mêler du sien, la pensée de son Maître. Ayant lu le P. Cayré en prenant la peine, disons mieux, en nous donnant la joie de nous

(1) Introduction, pp. 22-24.

reporter, au moins dans un grand nombre de cas, aux textes qu'il traduit, résume ou commente, il nous a toujours paru non pas certes les épuiser, mais les entendre comme il faut et les pénétrer profondément. Ses jugements sur bien des questions délicates, comme celle des rapports de saint Augustin avec le néo-platonisme, sur les relations de saint Thomas avec saint Augustin nous semblent parfaitement sages, sans rien de systématique, commandés par la lettre et l'esprit des textes. Nous le tenons pour un guide sûr et un initiateur excellent.

La fidélité de l'interprète étant hors de cause, on aimerait étudier en elle-même la doctrine qu'il expose, notamment dans la seconde partie de son analyse (ch. IV-VI).

La Sagesse y est définie « le parfait redressement surnaturel par la charité de l'esprit de l'homme en ses premières intuitions, celles qui l'éclairent et le meuvent dans toute son activité intellectuelle et morale ». On décrit longuement ce redressement, ce renouvellement (*renovatio, reformatio, restauratio*). La contemplation est présentée non certes comme une intuition immédiate, mais comme une sorte de vision dite médiate parce qu'elle se fait dans le miroir des idées universelles d'être, de bien, de vérité, devenues objet d'intuition. Distincte de la connaissance naturelle des idées divines à laquelle on parvient par raisonnement (dès qu'on sait que Dieu est créateur, on doit admettre qu'il a conçu le plan du monde avant de le créer, qu'il a agi non en contemplant un modèle hors de soi, mais suivant des « raisons » ou des « idées »), cette intuition supérieure des idées est surnaturelle : « l'âme n'en jouit que si elle est en quelque sorte plongée dans une lumière intelligible qui l'éclaire ». C'est là, nous dit-on, la véritable illumination augustinienne. Le commentaire du P. Cayré jette un jour nouveau sur des problèmes qui ont bien exercé — parfois sans grand succès — la sagacité des interprètes et des historiens de la philosophie. On voit bien que saint Augustin n'est pas ontologiste, en quel sens on peut par-

ler de son *idéalisme*, etc..., mais cette théorie de la contemplation identifiée à l'intuition surnaturelle des Idées soulève, à son tour, de difficiles questions. Réservons-les pour le moment.

Tenons-nous aux résultats d'ensemble qu'espère avoir atteints l'auteur. Sa patiente analyse conduit à mieux apprécier la richesse inépuisable de la formule par laquelle saint Thomas nous a fait la synthèse de la doctrine augustinienne, lorsqu'il nous dit que la lumière de la contemplation vient de la sagesse et que celle-ci est une rectitude de jugement provenant d'une certaine connaturalité avec Dieu.

Elle permet aussi de donner « à ce qu'on appelle parfois le problème mystique, une solution nouvelle, ou plutôt renouvelée ».

L'auteur, dès l'introduction, a condensé cette solution en trois propositions :

« 1. Les dons mystiques sont *nécessaires* à la perfection, mais s'ils la rendent possible ils ne la constituent pas; celle-ci réside dans la pratique des vertus surtout théologales que les dons eux-mêmes contribuent à développer.

« 2. Il n'y a qu'*une espèce* de contemplation; elle est infuse, étant le fruit des dons du Saint-Esprit; mais elle revêt deux formes : l'une, qui est éminemment *passive*, donne à l'âme une connaissance admirative très générale ou indistincte de Dieu; dans l'autre qui est *active*, cette connaissance admirative de Dieu est plus distincte et particulière grâce à une certaine activité intellectuelle qui l'accompagne.

« 3. L'oraison *caractéristique de l'état de perfection* est la contemplation, soit dans sa forme passive (ou simple), soit sous sa forme active (unie à une certaine méditation); mais la méditation elle-même, en tant qu'elle est ordonnée à la contemplation, peut aussi être considérée comme une oraison des parfaits. »

Dans le chapitre X^e^ et final, la doctrine que ces propositions résument est amplement et clairement expliquée,

solidement justifiée. Cette *Conclusion et synthèse* mériterait une attentive étude, mais nous pouvons nous en abstenir : sauf quelques précisions et compléments d'ailleurs importants et dont l'auteur demande qu'on tienne compte, elle a été intégralement publiée dans la *Vie Spirituelle* d'octobre 1926 à janvier 1927. Nos lecteurs l'ont lue et méditée. Ils ont pu en constater l'accord essentiel avec les idées défendues ici depuis huit ans. Ils ont vu aussi, notamment dans l'article consacré à la méditation contemplative (et qui s'enrichit dans le livre d'un paragraphe entièrement nouveau sur les rapports de la méditation et de la contemplation), comment la doctrine de saint Augustin, par la multiplicité et la hauteur de ses points de vue, permet de travailler avec quelque chance de succès à réduire certaines oppositions que des malentendus seuls pourraient éterniser et rendre irréductibles : elle donne aux deux tendances du *moralisme* et du *mysticisme*, nées l'une et l'autre de préoccupations légitimes, les satisfactions auxquelles elles ont droit. On peut, en s'inspirant de saint Augustin, grouper ou situer une multitude de données diverses et au premier abord assez divergentes, parce que les théologiens ou les auteurs spirituels de qui nous les tenons se sont plus spécialement attachés, selon leur génie ou le caractère propre de leurs expériences personnelles, à tels ou tels aspects de la contemplation et de la vie d'union à Dieu.

Ces constatation ne sauraient nous surprendre. Il nous est donné d'assister à une renaissance théologique. On travaille à composer, sans les confondre, car on sait bien qu'elles sont et doivent demeurer distinctes, des choses qu'un certain séparatisme exclusiviste avait disjointes ou opposées comme ennemies. On sait qu'il ne faut pas tout attendre d'une théologie sans contact avec la science des saints, et que, d'autre part, l'expérience des saints, pour supérieure qu'elle soit au discours, au raisonnement scientifique, doit être considérée à la clarté de la doctrine métaphysique et théologique. La théologie *parfaite* est

impossible sans contemplation. Et dans l'Église la contemplation dévierait affreusement, à moins d'un miracle, si les théologiens suspendaient leur labeur. L'esprit de Sagesse qui anime la renaissance théologique — La théologie est la sagesse même — est un esprit de synthèse. « La Sagesse qui procède de la bouche du Très-Haut atteint d'une extrémité à l'autre et dispose tout suavement... » Des livres comme ceux du P. Cayré sont les signes et le fruit de cette renaissance. Il faut se réjouir de voir des maîtres, chargés par l'Église de préparer les jeunes clercs, séculiers ou réguliers, à leur ministère, consacrer de si patients et intelligents efforts à synthétiser, à recomposer la doctrine des Pères, les spéculations de l'âge d'or de la scolastique, les enseignements et le témoignage des mystiques et des saints de l'époque moderne, à capter, si l'on peut dire, toutes les forces, toute la vérité contenues dans l'immense et puissant courant doctrinal dont le génie de saint Augustin est la source, dans les profondes eaux limpides de saint Thomas, dans les deux beaux fleuves, l'un au cours plus rapide, l'autre aux bords plus riants, de saint Jean de la Croix et de sainte Térèse.

De ces efforts, un autre ouvrage, paru il y a six mois, est un exemple éminent et un résultat spécialement heureux. C'est le grand livre du P. Gardeil : *Structure de l'âme et expérience mystique*. Nous espérons pouvoir l'étudier bientôt.

fr. M.-B. Lavaud, O. P.

# Liturgie Dominicaine

Le R. P. Louis Rousseau, O.P., vient de publier une étude approfondie sur la Liturgie dominicaine (1); ces pages ont d'abord paru en articles dans les *Analecta O.P.* (1926-1927); elles nous donnent l'histoire de cette liturgie jusqu'à sa complète et définitive formation par le Bienheureux Humbert de Romans. Ce travail, mené selon les règles de la critique historique, éclaircit un point intéressant de l'histoire liturgique, sur lequel ont été émis des jugements erronés. Il a été dit et écrit, même par des liturgistes de valeur, que la liturgie en usage dans l'Ordre dominicain jusqu'à la réforme de Pie X est purement et simplement l'œuvre du Bienheureux Humbert de Romans. Un tel jugement apparaît, sinon faux, du moins exagéré. En suivant pas à pas l'étude du P. Rousseau, on voit clairement que maître Humbert n'a rien inventé, mais qu'il s'est servi des matériaux préparés par d'autres avant son accession au Magistère Général. Mais ces matériaux, il les a corrigés, ordonnés, perfectionnés, et il y a aussi ajouté du sien. Cela ressort en premier lieu des Actes des Chapitres Généraux approuvant le travail de maître Humbert, contenu dans le gros volume in-folio, le Prototype, compilé par les soins du Bienheureux Humbert lui-même entre 1254 et 1260. Cela apparaît mieux encore si l'on compare ce Prototype avec le texte d'un autre Codex plus ancien, de format très petit, conservé lui aussi, comme le Prototype, aux Archives dominicaines à Rome.

Après avoir établi la comparaison entre ces deux manuscrits et précisé la part du Bienheureux Humbert dans la compilation des quatorze livres liturgiques contenus dans le Prototype dominicain, le P. Rousseau fait une description détaillée du volume, mettant en valeur l'écriture gothique très parfaite, les

(1) L. Rousseau, O.P., *De ecclesiastico officio Fratrum Praedicatorum secundum ordinationem venerabilis magistri Humberti de Romanis.* In-8, 132 pages, Rome, 15, via San Vitale. Prix : 6 lires.

miniatures, en particulier le frontispice qui est une page admirable. Puis il expose la liturgie ordonnée et mise au point par maître Humbert. Les chapitres suivants examinent les liturgies et les rites en usage au XIII[e] siècle en diverses églises du clergé régulier et séculier : on arrive ainsi à établir que le travail de compilation du rite dominicain est tributaire d'éléments divers pris de l'antique rite romain avec les variantes et additions qu'il avait subies au cours des siècles en Italie et en France, particulièrement dans le diocèse de Paris par lequel surtout le rite dominicain doit être considéré comme une filiation romano-gallicane. Le P. Rousseau aboutit logiquement à cette conclusion, après avoir exposé les principaux points de contact du rite dominicain avec le rite romain, tel que celui-ci était pratiqué anciennement à Rome, à la Curie et dans les Basiliques, et en divers diocèses d'Italie et de France, auxquels l'Ordre dominicain emprunta en tout ou en partie sa liturgie.

P. L.

---

## Quelques études à signaler

H. Bremond, *Ascèse ou prière*. Notes sur la crise des « Exercices » de saint Ignace (Revue des sciences religieuses, 1927, p. 402-428). Suite de l'étude que nous avons signalée dans notre numéro de novembre, p. [103]. Professeur d'énergie, saint Ignace est parfois professeur d'oraison. Prière et rhétorique. Une prière mixte, à la fois prière et ascèse, prière nouvelle inventée par saint Ignace. La prière pratique peut nous disposer à l'exercice de la vertu, elle n'est pas exercice de vertu. Une humble demande fait plus avancer que des propos multipliés.

R. Bernard, O. P., *Mater divinae gratiae* (Revue des Sciences philosophiques et théologiques, octobre 1927, p. 405-424). Rapport lu au congrès marial de Chartres le 3 juin 1927. Origines et principes de la maternité de grâce. Les grandes phases de la maternité de grâce. Le caractère de la maternité de grâce.

De Vooght, O. S. B., *Le saint sacrifice de la messe* (les Questions liturgiques et paroissiales, 1927, p. 195-224). Résumé des

travaux récents sur la question, Kramp, Lepin, de la Taille, et divers articles de revues. — Voir aussi sur le sacrifice de la messe, oblation ou immolation, une étude intéressante dans *L'Ami du Clergé*, 1927, p. 417-432.

J. Chansau, *Étude de psychologie religieuse sur les sources et l'efficacité de la prière dans l'expérience chrétienne*. Paris, Marcel Rivière, 1927, in-8, 274 pages. — I. Description psychologique de la prière. Le recueillement. L'élévation. Le sentiment de présence. La demande. Le sentiment d'universalité. — II. Les sources psychologiques de la prière. Conditions physiologiques. Sources affectives : la crainte, la joie, la tristesse. Sources morales. Sources sociales. La prière et la conscience. — III. Efficacité de la prière. De la croyance à l'efficacité de la prière. Efficacité objective.

E. Neveut, C.M., *Études sur la grâce sanctifiante*. Série d'articles exposant la doctrine de saint Thomas, dans *Divus Thomas* (Placentiae), 1927.

De Jonge, *Notion de théologie ascétique et mystique* (Collect. Mechlin., 1927, p. 456-460). L'ascétique et la mystique ne sont pas deux chemins parallèles, mais une seule voie qui mène au terme de la vie chrétienne, la perfection dans la charité.

J. de Guibert, *L'appel à la contemplation infuse : tradition et opinions* (Revue d'ascétique et de mystique, 1927, juillet et octobre). — I. Quelle est l'étendue des divergences doctrinales réelles? — II. Cette divergence doctrinale, en ce qu'elle a de réel, porte-t-elle sur un point essentiel? — III. Le débat doctrinal réel relatif à la nécessité de la contemplation infuse pour la sainteté peut-il être, actuellement du moins, tranché par un appel à la tradition? — IV. Pourquoi la nécessité de la contemplation infuse est-elle considérée comme une question si importante par beaucoup de théologiens et discutée aujourd'hui avec tant de vivacité?

Gaétan du Saint-Nom de Marie, *Saint Paul de la Croix, maître de vie spirituelle*. Sa doctrine et sa pratique touchant les visions, révélations et extases (Revue d'ascétique et de mystique, octobre 1927, p. 361-391).

# Rectification

M. Bittremieux, qui s'est montré très satisfait du résumé donné ici (septembre 1927, Supplément) des doctrines qu'il a développées sur la médiation de la sainte Vierge, nous a fait cependant la remarque suivante :

« Vous écrivez, p. 355 : « Quant à l'universalité absolue « de la médiation... l'auteur incline à en admettre la défi- « nibilité, mais il reste, pense-t-il, à la démontrer. » Cette phrase ne rend pas tout à fait fidèlement ma pensée. Mon texte latin porte : nobis *probanda* videtur, c'est-à-dire nous semble devoir être approuvée. Vous avez lu : *probare* = démontrer, alors que je voulais dire : approuver. A l'avenir je préférerai le terme *approbare*. Les *Études franciscaines* ont lu comme vous, mais l'auteur du compte-rendu, dans un numéro suivant, a inséré une petite note mettant les choses au point. »

Nous sommes heureux de le faire aussi. Voici la phrase latine que nous avions mal entendue :

« Beatam Virginem mediatricem esse in sensu pleno, i.e. ratione cooperationis ad omnium et singularum gratiarum, ita ut nulla gratia sine hac cooperatione dispensetur, esse ab Ecclesia definibile est sententia quae arridet nobis quaeque probanda est. »